

Du CICR à la vie religieuse, parcours d'un Suisse épris d'absolu

Didier Helg a mené une brillante carrière au Comité international de la Croix-Rouge avant d'entrer dans les ordres, à l'âge de 51 ans. Mardi, il était de passage à Genève. Portrait

Patricia Briel Publié le 11 mai 2002 à 01:51.

Dans le luxe de l'hôtel Richemond, il semble un peu perdu. Chaussé de sandales, vêtu d'un habit gris qui tombe jusqu'aux pieds, portant le chapelet à la ceinture, il observe d'un œil amusé les tapis, les tentures, le mobilier. «Pour moi, c'est un autre monde», dit-il de sa voix discrète. Un monde qui se situe aux antipodes du sien, fait de recueillement, de renoncement et de simplicité. Après une brillante carrière au Comité international de la Croix-Rouge (CICR), Didier Helg, un Jurassien né à Lausanne d'un père catholique et d'une mère protestante, est entré comme novice dans la communauté monastique des Frères de Saint-Jean en 1997, à l'âge de 51 ans, en prenant le nom de Frère Alexis, un hommage à son grand-père maternel qui était pasteur. Il était de passage à Genève mardi, à l'occasion d'un débat avec Régis Debray sur la situation au Moyen-Orient.

De Didier Helg, délégué du CICR, à Frère Alexis, il y a un chemin fait de détours, d'hésitations, de doutes aussi, mais qui porte l'empreinte de Dieu. «Je n'ai pas eu une vocation tardive, mais différée», sourit Frère Alexis. La tentation de la vie religieuse s'est présentée plusieurs fois à son esprit avant qu'il n'y cède définitivement un jour de 1996. Didier a toujours vécu dans la proximité du divin. De son père médecin, il a hérité la religion catholique. De sa mère et de ses grands-parents maternels, une spiritualité profonde, marquée par la lecture quotidienne de la Bible. La famille se rendait le dimanche à la messe, parfois au culte. Aujourd'hui, Frère Alexis reconnaît sans ambages sa dette envers le protestantisme. C'est le culte qui lui a donné le sentiment de la présence du Christ, un sentiment qui ne l'a plus jamais quitté par la suite.

A l'âge de 19 ans, après avoir obtenu sa maturité au collège de l'Abbaye de Saint-Maurice, il songe une première fois à entrer dans les ordres, chez les dominicains qu'il avait eu l'occasion de rencontrer au cours de différentes retraites. Mais il n'est pas prêt. «J'avais peur de l'engagement radical qu'un tel choix impliquait.» Didier Helg commence donc des études de lettres à Genève et à Lausanne, et se passionne pour l'histoire de l'art médiéval. Il lit beaucoup, et affectionne tout particulièrement les écrivains dont la plume trempe dans l'inquiétude religieuse: Pascal, Dostoïevski, Bernanos, Pierre Jean Jouve, James. A la fin de ses études, la carrière universitaire s'ouvre devant lui: il est successivement suppléant en histoire et littérature dans divers collèges genevois, chercheur à Rome, assistant en histoire de l'art médiéval à l'Université de Genève.

En 1979, une crise existentielle lui fait prendre une autre voie. «Je me sentais coincé dans trop d'érudition, murmure-t-il. J'avais besoin de m'engager, d'autant plus fortement que je n'avais pas de famille. Celle-ci n'était pas ma priorité intérieure.» Un jour, en visite chez ses parents, il lit l'interview d'un responsable du CICR. Sa décision est prise: il sera délégué. «J'ai vécu le CICR un peu comme une entrée en religion, se souvient-il. Au début, j'ai

éprouvé un sentiment de décalage et d'étrangeté absolue. Quelques semaines avant ma première mission au Soudan, je donnais un séminaire sur la datation du portail de Chartres, et voici que je me retrouvais sur le terrain dans un contexte de guerre.» Rapidement, il grimpe les échelons. Il devient chef de délégation en 1981, puis assistant politique du directeur des opérations en 1986. En 1987, il prend la tête de la division de Formation. Après une année sabbatique en 1992-93, il rejoint la délégation du CICR à New York, puis revient à Genève pour diriger le Musée international de la Croix-Rouge. De ses années passées sur le terrain, dans des pays aussi différents que le Vietnam, l'Irak, l'Angola, l'Afghanistan, le Liban, le Sri Lanka, l'Erythrée, et d'autres encore, il conserve un souvenir ébloui. «Le CICR est la meilleure préparation au couvent. Il y a une très grande exigence de disponibilité. Plus on se donne soi-même, plus on y est heureux. J'ai rencontré des gens d'une extraordinaire bonté, des gens qui étaient capables de redonner une espérance à un camp entier de réfugiés. C'est une expérience très intense. On peut se shooter à cette vie-là.»

La guerre, la torture, la violence qu'il a vues à l'œuvre sur le terrain ne lui ont jamais fait douter de l'existence de Dieu, même si la terrible question de Job – «si Tu es là, manifeste-Toi» – lui est souvent montée aux lèvres. Didier Helg a d'ailleurs recommencé à pratiquer sa religion en 1990 à Asmara, en Erythrée, après une interruption de seize ans. La guerre civile battait son plein, la mort était omniprésente, il savait qu'il pouvait disparaître d'un jour à l'autre.

Durant son année sabbatique, il fait le pèlerinage d'Arles à Saint-Jacques-de-Compostelle à pied avec un ami, en plein hiver. Une étape déterminante dans sa quête spirituelle. «Les morceaux du puzzle de ma vie s'unifiaient. Dieu prenait vraiment sa place en moi.» En 1994, alors qu'il dirige à Genève le Musée international de la Croix-Rouge, il fréquente son ancienne paroisse Saint-François de Sales, où est établie la communauté Saint-Jean. Il y revoit le père Marie-Dominique Philippe,

fondateur de la congrégation, qu'il avait connu au collège de Saint-Maurice. Il effectue une retraite dans la communauté à Saint-Jodard, en France. Cette fois, c'est le moment: Didier Helg décide d'entrer dans la vie religieuse. «Cela ne s'est pas fait sans un combat intérieur. Je tenais aux avantages de la vie de célibataire. Je savais que je devrais renoncer à beaucoup de choses, et surtout, que je devrais apprendre à demeurer, alors que la vie quotidienne m'avait plutôt enseigné l'évasion.» Le premier mois de noviciat s'avère très dur. «J'avais l'impression d'être dans de l'huile bouillante. Il n'y a pas de pause dans le quotidien d'un novice. Je ne pouvais plus lire les journaux. J'ai dû apprendre l'obéissance, afin qu'elle corresponde vraiment à une disposition intérieure. J'étais nu devant Dieu.»

Frère Alexis a prononcé ses vœux perpétuels l'année dernière. Il suit actuellement des études de philosophie et de théologie à Rimont en Saône-et-Loire, où est implantée la communauté des Frères de Saint-Jean. Aucune nostalgie, aucun regret de sa vie de laïc. En entrant dans les ordres, il n'a pas voulu se couper du monde extérieur. Il continue à s'intéresser à la politique internationale. Et son terrain, c'est maintenant l'Eglise. Toute une aventure...